

LA LEÇON MAITRESSE DE LA GUERRE

LA LOI DU TRAVAIL

Depuis près de dix-huit mois l'Allemagne gaspille sans compter, dans la lutte qu'elle a soulevée, les hommes, les munitions et l'argent, et pourtant rien n'indique qu'elle soit à bout de souffle.

Cette surabondance de vie et de population, ces réserves formidables accumulées, cette organisation industrielle puissante, elle les doit à des qualités qui se résument en une : le culte du travail et de l'effort méthodique en vue du développement et de la grandeur du pays. L'empressement à aller au-devant des charges de nombreuses familles n'est qu'une des formes de ce culte du travail, et par une juste récompense il a été le meilleur agent de la prospérité allemande.

C'est sur ce terrain des luttes du travail que nous aurons à nous mesurer de nouveau avec nos ennemis après la guerre ; c'est là, plus encore que dans l'emploi savant des tranchées et des sous-marins, que nous avons le plus à apprendre d'eux.

Le travail est une des lois fondamentales de l'humanité, mais c'est l'une de celles que les nations riches et prospères sont le plus tentées d'oublier. La remise en honneur du travail et de l'effort doit être la grande leçon à tirer de la guerre actuelle, pour la France comme pour l'Angleterre.

Trop de Français, dans toutes les classes de la société, ont jusqu'ici considéré le travail comme une corvée à peine honorable, dont il faut chercher à s'affranchir le plus possible, au lieu d'y voir le noble exercice des facultés humaines, le vrai moyen de leur donner leur complet développement et, pour les favorisés de la fortune, de jouer autour d'eux le rôle social qui leur incombe.

Dans les collèges où s'élèvent les enfants de la bourgeoisie et de l'aristocratie, le travail est trop souvent présenté comme une peine et comme un mal nécessaire, comme un moyen d'« arriver » et de vivre ensuite dans une douce oisiveté. On en prêche l'acceptation résignée, non l'amour ; on laisse une auréole s'établir autour des

camarades enviés qui n'auront pas besoin de travailler pour vivre, tandis que les éloges donnés au piocheur modeste, au « fort en thème », ne vont pas sans une vague pointe de commisération ironique. Les matières mêmes des études sont classées comme prestige dans l'ordre inverse de leur caractère plus ou moins pratique.

Et parmi les exhortations adressées aux élèves, bien rares sont celles qui laissent de côté les préoccupations utilitaires des examens et cherchent à inspirer le culte et l'amour de l'effort et du travail pour eux-mêmes, pour la valeur morale et pour l'influence bienfaisante qu'ils donneront au jeune homme. Comme le faisait très justement remarquer il y a trente ans déjà un brillant élève de Saint-Cyr, devenu un de nos éminents généraux d'état-major (1), lorsque le prédicateur aborde la grande loi du repos dominical, trop souvent il n'en expose que la moitié : il insiste bien sur le repos et la sanctification du dimanche ; mais du grand précepte : Tu travailleras six jours et tu te reposeras le septième, il oublie complaisamment la première partie. On oublie de même la parabole si troublante de l'Évangile et il ne vient à l'esprit de personne de présenter à la fois comme une faute grave et comme un déshonneur le fait d'enfouir en terre le talent confié par le maître pour vivre dans une paresse égoïste, au lieu de le faire fructifier par le travail en affrontant la fatigue et les risques.

Aussi voit-on s'annihiler la valeur de quantité de jeunes gens intelligents, marqués par leur situation sociale pour prendre la tête du mouvement des affaires et des idées dans le pays. Trouvant au sortir du collège les mêmes tendances et les mêmes préjugés encore bien autrement développés dans leurs familles, reculant surtout devant la peine et l'ennui d'un modeste apprentissage commercial et technique, ils s'endorment finalement dans une élégante oisiveté ou recherchent uniquement les tranquilles sinécures. Ils dédaignent même de s'occuper personnellement de leurs propres intérêts et se mettent entre les mains de régisseurs et d'hommes d'affaires, abandonnant ainsi tout contact avec le peuple et toute autorité sociale.

Quelles forces perdues pour le pays, déjà trop pauvre en hommes !

A l'autre extrémité de l'échelle sociale, même horreur de l'effort et du risque. En Angleterre, en Amérique, l'ouvrier travaille énergiquement pour grossir ses gains et arriver rapidement à conquérir

(1) Général Débeney, dans la revue *Le XX^e siècle*.

son indépendance, à devenir un gentleman. En Allemagne, les ouvriers, plus disciplinés et moins ambitieux, ont pour but de leurs efforts une augmentation de leur bien-être, qu'ils sentent inséparable de la prospérité générale de l'industrie allemande. Ils ont réclamé et ont obtenu des mesures complètes et efficaces contre les risques de la vieillesse, des maladies, des accidents, en même temps que l'amélioration de leurs salaires. Mais la solidarité reste entière entre patrons et ouvriers pour pousser à son maximum la production de la ruche industrielle allemande, et pour assurer par tous les moyens le triomphe de la domination germanique.

En France, il semble que l'amélioration de leur situation ne vienne qu'en toute dernière ligne dans les préoccupations des travailleurs. Ce qu'ils visent, c'est le moindre effort, au risque d'y sacrifier et leur dignité et l'existence même de l'industrie dont ils vivent.

L'ouvrier tranquille vit au jour le jour et ne demande qu'à avoir sa « petite journée » assurée avec le minimum de salaire; s'il vient, comme au chemin de fer ou dans la douane, s'y ajouter une retraite convenable, la situation la plus humble prend un prestige irrésistible. Et pour ces retraites, l'objet des revendications est principalement d'en avancer l'époque, malgré la très rapide diminution qui en résulte dans leur montant, malgré aussi l'ennui et la honte d'un repos prématuré pour un homme encore en pleine possession de son activité.

Mêmes tendances encore grandement exagérées chez les ouvriers embrigadés dans le parti socialiste. Ceux-là réclament avant tout, non pas l'augmentation des salaires que pourrait permettre un travail plus méthodique et plus intense, mais au contraire la diminution des heures de travail et la substitution du travail à la journée au travail aux pièces, pour enlever tout stimulant et toute supériorité à l'ouvrier laborieux.

Et ce sont les mêmes hommes qui parlent sans cesse de participation aux bénéfices ! Comme si la rapide augmentation du salaire suivant le travail fourni n'était pas la véritable application de la participation aux bénéfices, faite dans la mesure même où l'ouvrier peut y contribuer, c'est-à-dire suivant le plus ou moins bon rendement de son travail et des machines qui lui sont confiées !

Là encore quelle cause d'infériorité pour l'industrie française dans la grande lutte économique !

Dans les classes moyennes, pourtant laborieuses, se retrouve sous une double forme la crainte de l'effort et du risque : timidité dans les entreprises et crainte des charges de famille.

Alors qu'en Allemagne et en Angleterre la grande masse des capitaux, à commencer par les bénéfiques industriels eux-mêmes, trouve immédiatement dans de nouveaux développements de l'industrie nationale un emploi lucratif et extrêmement avantageux au bien général, en France l'épargne déserte notre sol et nos industries incomplètement outillés pour s'engouffrer presque tout entière dans les guichets des emprunts d'État variés, en échange d'un faible intérêt qui ne laisse même pas toujours le capital en sécurité. La paresse du rentier est telle que non seulement il ne veut pas travailler lui-même, mais qu'il répugne à devoir suivre de loin le travail de ses capitaux et à affronter les risques d'un placement industriel.

Or, les économistes établissent que les Allemands tirent de leurs capitaux placés dans l'industrie un intérêt direct de 7 % à 8 % avec un bénéfice indirect dix fois supérieur qui reste dans le pays sous forme de salaires et d'achats divers, principalement lorsque les matières premières sont prises sur place et que les produits fabriqués vont à l'étranger. De là le rapide enrichissement de l'Allemagne, où le montant des dépôts des caisses d'épargne atteignait 24 milliards en 1913 contre 6 milliards en France.

Il a été de mode en ces dernières années, quand on constatait la supériorité commerciale prise par les Allemands, d'en accuser le traité de Francfort. C'est vite dit, mais peu flatteur pour l'industrie française, puisque ce traité la laissait exactement sur le même pied que sa rivale sur les marchés neutres. Les causes en sont moins simples, mais plus inquiétantes. L'avantage que possédait l'Allemagne par le bon marché de certaines matières premières, houille, fer, potasse, disparaîtra en partie. Mais les autres causes de la supériorité allemande subsisteront longtemps. C'est d'abord et avant tout l'énorme accroissement annuel de la population, qui donne au marché industriel allemand une élasticité pour ainsi dire illimitée (1), en même temps qu'il amène au commerce et à l'indus-

(1) Pour loger le million de nouveaux venus que donne l'excédent des naissances, il faut bâtir annuellement 40.000 à 50.000 maisons neuves. Or, la construction d'une maison représente cinquante fois les frais d'entretien, et bien plus encore comme mouvement de matériaux. Rien que de ce chef, quelle différence dans l'activité commerciale des deux pays

trie un afflux incessant de nouveaux ouvriers et agents d'expansion, dont l'activité est triplée par le besoin de se faire une place dans un pays surpeuplé. C'est ensuite la protection intelligente et méthodique donnée à l'industrie par le gouvernement, les banques et les compagnies de navigation. C'est enfin, et peut-être principalement, l'esprit de travail et de discipline de la population ouvrière, si frappant pour l'industriel français qui pénètre dans un grand atelier allemand sans voir se lever une seule tête, alors que chez lui les regards curieux et les conciliabules auraient fait perdre un quart d'heure de travail à tout le personnel.

Mais nulle part la répugnance pour l'effort et le travail soutenu ne se manifeste plus visiblement qu'en politique et dans les sphères parlementaires et gouvernementales. On ne sert aux électeurs que de la phraséologie creuse; la Chambre est comble les jours de grands discours, les bancs sont vides aux séances de travail. Pour les questions les plus complexes, sous prétexte de lucidité de l'esprit français, le lecteur ne veut que des articles courts et faciles à lire sans travail personnel; le législateur cherche des formules absolues, des solutions simples et générales, très com modes à transcrire en quelques lignes, mais qui, à l'épreuve, se montrent lamentablement inaptes à résoudre les problèmes si compliqués de la vie économique; car on peut dire au contraire qu'en matière d'économie politique toute solution simple et absolue est forcément fautive et dangereuse.

Il en a été longtemps ainsi au point de vue douanier : on se classait libre échangiste ou protectionniste et l'on se croyait dispensé par là d'étudier de façon concrète chaque cas particulier. De même, pour la restauration de nos pâturages de montagne, nous avons vu une loi excellente en principe rester presque sans effet, parce qu'on ne s'était pas donné la peine de distinguer entre l'usage et l'abus, entre les pâturages communaux et les biens particuliers, entre le bétail étranger et celui qui séjourne dans la commune. Tout récemment encore, les décrets instituant et prorogeant le moratorium des effets de commerce et des loyers sont retombés dans la même erreur, inhérente à tout décret rédigé en quatre lignes, sans étude des cas particuliers : ils n'ont pas fait les distinctions nécessaires entre les diverses catégories de débiteurs et ils ont perpétué et aggravé une situation dont la brusque liquidation sera extrêmement laborieuse.

Tout cela pour s'éviter la peine d'entrer dans le détail et d'organiser minutieusement et méthodiquement, avec les tempéraments et les exceptions nécessaires, l'application des mesures adoptées en principe.

C'est encore la paresse, sous le nom de routine, qui a laissé nos industries et notre outillage national si en retard vis-à-vis des progrès méthodiques patiemment réalisés par nos adversaires; c'est elle encore qui, dans la conduite de la présente guerre, nous met si souvent en retard sur les événements et nous accule à de graves difficultés qu'un peu de prévoyance aurait évitées.

Car réfléchir et prévoir sont pour les dirigeants d'une nation la première et la plus essentielle des formes du travail.

L'Angleterre, notre alliée, n'est pas, au point de vue du travail, dans une situation beaucoup plus enviable. La natalité y est restée à un taux satisfaisant, grâce au régime successoral. Mais le goût de l'effort intermittent, de l'effort sportif, élevé et utile en principe, a fini par tout envahir et par prendre la place du travail productif. La distraction, pour un trop grand nombre, est devenue l'occupation. De plus en plus l'Anglais veut gagner vite et avec un minimum de peine de larges appointements : le nombre des heures de bureau et des heures de travail à l'usine va diminuant, les congés de « Week end » s'allongent. Pendant ce temps les frais généraux augmentent, et la lutte pour le maintien des positions commerciales occupées depuis des siècles devient chaque jour plus difficile devant la concurrence allemande.

Et les femmes sont malheureusement encore bien moins laborieuses. Dans les hautes classes, on se lève tard, et les romans, la bicyclette, le tennis, les voyages ne laissent guère d'instant pour s'occuper des enfants et du ménage. Dans le peuple, la cuisine faite à la hâte, sans assaisonnements, sans condiments, pour s'en débarrasser au plus vite, de même que le pitoyable entretien du linge de maison, sont de tristes preuves de la paresse des ménagères.

Il serait indigne d'un grand pays de fermer les yeux à l'évidence pour se dérober aux conséquences à tirer d'un fait brutal : le travail acharné de ses nombreux enfants et l'esprit de suite de son gouvernement avait donné à l'Allemagne une énorme supériorité

sur tous les terrains : rendement plus élevé, à l'hectare, de ses cultures agricoles et forestières; développement incessant de ses usines métallurgiques, chimiques, textiles et autres (1); utilisation bien meilleure de ses voies navigables et notamment du Rhin comparé au Rhône; enfin accroissement rapide de sa marine marchande si longtemps inexistante.

Le fait inouï dans l'histoire du monde, c'est que de pareils progrès de la civilisation matérielle aient marché de pair avec un retour au culte de la force brutale et à la barbarie morale. C'est là le problème insoluble pour ceux qui n'ont d'autres divinités que la Science et la Raison.

Laissons à l'Allemagne la honte de sa philosophie matérialiste et barbare, mais tâchons de lui prendre le secret de sa puissance. Pour nous montrer dignes de la victoire prochaine, pour en récolter les fruits, nous aurons à continuer la lutte à mort contre le plus dangereux des ennemis : la paresse générale due au bien-être. Et c'est surtout à notre vaillante jeunesse que nous aurons à inculquer le mépris et l'horreur de l'oisiveté. Prêtres et instituteurs devront rivaliser de zèle afin d'inspirer à nos enfants le culte du travail consciencieux et méthodique pour le développement de la production nationale et la grandeur de la France.

JEAN MAITRE.

(1) Rendement à l'hectare de blé, en quintaux : France : 13,8; Allemagne : 22.
Production d'acier, en tonnes : France, 4.635.000; Allemagne, 17.614.000.

~~~~~  
EXTRAIT DE LA « RÉFORME SOCIALE »  
~~~~~